

Ludwig Achim von Arnim, "Révolutionnaire conservateur"  
/ Alain Préaux. — Extrait de : Revue des lettres et de  
traduction. — N° 5 (1999), pp. 215-236.

I. Poètes allemands — 18e siècle. II. Arnim, Ludwig  
Achim (or Joachim) von , 1781-1831. III. Romanciers  
allemands — 18e siècle.

PER L1037 / FL70592P

## LUDWIG ACHIM VON ARNIM, «RÉVOLUTIONNAIRE CONSERVATEUR»

*Alain PRÉAUX*  
*École supérieure de Traduction et d'Interprétation*  
*Bruxelles, Belgique*

L'un des paradoxes fondamentaux de l'homme si complexe que fut Ludwig Achim von Arnim (1781-1831) est bien résumé par la formule qui le caractérisa un jour: celle de «révolutionnaire conservateur». En effet, si ce hobereau prussien se sentait d'une part effrayé par les excès de l'ordre nouveau prôné par la Révolution française, il ne se montra d'autre part jamais partisan d'un retour inconditionnel à l'Ancien Régime. Cette attitude à première vue ambiguë lui valut - et lui vaut encore aujourd'hui - de passer pour un homme entre deux chaises ou, comme on dit en allemand, *zwischen zwei Fronten* («entre deux fronts»). En fait, toute sa vie, il s'est trouvé entre plusieurs chaises: écrivain romantique des plus originaux, grand idéaliste, merveilleux poète, il était aussi épris de réformes sociales et politiques pour son peuple, et géra de près, avec réalisme, pendant plus de quinze ans, ses terres de Wiepersdorf, au sud de Berlin, où il se sentait responsable du destin de 1.200 âmes.

De par ses origines, son éducation et son tempérament, il pouvait difficilement être un révolutionnaire enragé; par ailleurs, son idéalisme et sa générosité lui interdisaient tout conservatisme borné. Deux passages illustreront d'emblée le dilemme de sa vie.

Le début d'une de ses nouvelles les plus fameuses, les *Majoratsherren* («Les Héritiers du Majorat») exprime à merveille la nostalgie d'une époque à jamais révolue, celle de l'Ancien Régime, dans laquelle baigna la jeunesse du noble berlinois:

«Wie reich erfüllt war damals die Welt, ehe die allgemeine Revolution, welche von Frankreich den Namen erhielt, alle Formen zusammenschürzte (...). Jahrhunderte scheinen seit jener Zeit vergangen, und nur mit Mühe erinnern wir uns, daß unsre früheren Jahre ihr zugehörten.»<sup>1</sup>

Mais tout comme le baron von Stein, habile homme d'État, et maint autre noble conscient de la nécessité d'allier «les aspects valables de l'ordre ancien aux exigences justifiées de l'esprit du temps»<sup>2</sup>, Arnim ne fut jamais partisan d'une Restauration pure et dure. Au contraire. Dans un essai intitulé *Was soll geschehen im Glück* («Programme pour un temps de bonheur»), paru vraisemblablement peu après l'entrée en guerre de la Prusse contre la France, en octobre 1806, il s'insurge en effet contre l'entêtement stérile à nier l'évidence, c'est-à-dire l'impossibilité d'un retour à l'Ancien Régime<sup>3</sup>. En outre, il voit en Napoléon l'héritier d'un esprit révolutionnaire que non seulement il ne condamne pas, mais qu'il prône en exemple à ses compatriotes:

- 
- (1) A. VON ARNIM (1962-65), *Die Majoratsherren, in Sämtliche Romane und Erzählungen*, Vol. 3, éd. par W. MIGGE, Munich, Hanser, p. 33; traduction proposée: «Que le monde était jadis plein de richesses, avant que la Révolution générale, à laquelle la France donna son nom, ne fit s'écrouler toutes les formes (...). Des siècles semblent s'être écoulés depuis cette époque, et nous ne nous souvenons qu'avec peine que nos premières années lui ont appartenu.»
- (2) H. MIGGE (1965), *Nachwort zu Achim von Arnims Sämtlichen Romanen und Erzählungen*, Vol. 3, Munich, Hanser, pp. 834-835.
- (3) La position d'Arnim s'apparente à celle d'Edmund Burke, dont les *Reflexions on the Revolution in France*, parues le 29 novembre 1790, avaient bien vite été traduites en allemand par Gentz. En effet, pour Burke déjà, comme le souligne G. GENGEMBRE («Burke», in *Dictionnaire critique de la Révolution française*, éd. par F. FURET et M. OZOUF, Flammarion, Paris, 1988, pp. 944-946), «à la sage révolution anglaise [de 1688], restitution d'une nation à elle-même, s'oppose la folie française de la table rase (...) Burke stigmatise la dictature de la raison. En son nom, on rejette l'héritage précieux des générations, alors que le devoir des peuples est de le conserver (...). [Cette] véritable folie rationaliste fait déraiper l'esprit de réforme vers l'apologie du changement pour le changement, alors qu'il fallait changer, mais modérément (...). Burke affirme l'existence d'éléments d'une constitution française: les États Généraux auraient pu, auraient dû les dégager et fonder la France moderne. Ainsi les cahiers de doléances proposaient-ils de nombreuses améliorations, sans bouleversement ni revendication nihiliste. Ils retrouvaient en fait les vrais principes, que l'absolutisme n'avait pas réussi à effacer des mémoires, preuve de son illégitimité foncière. 1789 aurait pu être le 1688 des Français. Tout a dérapé, thème dont on connaît la fortune.»

*«Napoleon hat den Geist der größten Volksbewegung unsrer Zeit, der französischen Revolution, gefaßt, der schützt ihn, so lange er ihm folgt, er kann geschlagen werden, er wird endlich doch siegen. Ich nenne den Geist der französischen Revolution die Unterdrückung der Staatsgewalt des Adels und der Geistlichkeit, die Bildung eines neuen Rittertums des Geistes und der Wahrheit.»<sup>4</sup>*

Autrement dit, les succès de Napoléon sont logiques; car ils répondent à une évolution historique nécessaire, celle qui vise à anéantir le pouvoir absolu de la noblesse et de l'Église. En effet, les forces de l'avenir n'obéissent pas aux lois de l'origine et de la position sociales, mais bien à celles de la raison et de la justice. Ce n'est donc pas contre la Révolution<sup>5</sup> qu'Arnim prône la résistance, mais contre celui qui la détourne à son seul profit, contre celui qui la confisque en s'érigeant en dictateur. Aussi faut-il combattre Napoléon<sup>6</sup>; car, même si le nouveau despote français proclame haut et fort l'esprit du progrès, il a recours aux méthodes et aux tactiques de l'ancien système:

*«Also nicht gegen die Sache, gegen ihn, wie er als ein beschränktes menschliches Talent jenen Geist deutet.»<sup>7</sup>*

Arnim anticipe ici de près de dix ans sur la volonté que le Congrès de Vienne affichera, en 1815, de faire la guerre non plus à la France, mais au seul Napoléon, revenu de l'île d'Elbe pour mettre une

---

(4) A. VON ARNIM, «Was soll geschehen im Glück», in: H.M. KASTINGER RILEY (1994), *Achim von Arnim*, Rowohlt, Reinbek, p. 59. Traduction proposée: «Napoléon a saisi l'esprit du plus grand mouvement populaire de notre temps, la Révolution française; cet esprit le protégera aussi longtemps qu'il le suivra; il peut être battu, mais il finira par vaincre. J'entends par *esprit de la Révolution française* la répression de la puissance étatique de la noblesse et du clergé, la formation d'une nouvelle chevalerie de l'esprit et de la vérité.»

(5) Une tentative d'ailleurs bien vaine, car «*selbst wenn es in unsrer Gewalt stünde, müßte die Revolution nicht vernichtet werden, und außerdem wird dies nie der Fall sein.*» (*Ibidem*, p. 59). Traduction proposée: «même si c'était en notre pouvoir, la Révolution ne devrait pas être anéantie, et de plus cela ne sera jamais le cas.»

(6) La position d'Arnim rejoint ici celle d'Alphonse de Lamartine qui, s'il a - tout comme Victor Hugo - évolué progressivement du conservatisme (ultra) réactionnaire vers le libéralisme, restera toute sa vie un farouche opposant de Napoléon, considéré comme un tyran, voire un «fléau de Dieu»; cf. G. UNGER (1998), *Lamartine*, Flammarion, Paris, pp. 54-58.

(7) *Ibidem*, p. 59; traduction proposée: «Bref, non contre la chose, mais contre lui, qui interprète cet esprit en tant que talent humain limité.»

nouvelle fois l'Europe à feu et à sang. Il est vrai que les puissances alliées n'étaient, quant à elles, guère motivées par le désir de maintenir intact l'esprit de la Révolution... En revanche, Arnim était resté fidèle à l'idéalisme de sa jeunesse et, comme tant d'autres patriotes qui avaient cru aux lendemains chantants des *Befreiungskriege* («guerres de libération») de 1813 et 1814, il fut la dupe des potentats restaurés sur leurs trônes: la liberté (*Freiheit*) n'avait pas suivi la libération (*Befreiung*).

\*

Rien, vraiment, ne destine Arnim à la carrière poétique. Inscrit dès le 10 mai 1798 - il vient d'avoir dix-sept ans - comme étudiant à la Faculté de Droit de l'Université de Halle, il suit également des cours de mathématique, de chimie et de physique. L'année suivante paraît sous sa plume un traité intitulé *Versuch einer Theorie der elektrischen Erscheinungen* («Essai théorique sur les phénomènes électriques»). Il entre en relation avec le célèbre physicien Johann Wilhelm Ritter et, le 20 mai 1800, le voilà étudiant en mathématiques à l'Université de Göttingen. Il y fait preuve d'un zèle scientifique tout à fait remarquable, publiant nombre de contributions, entre autres dans les «Annales de Physique» de Gilbert et dans le «Journal général de Chimie» de Scherer.

Malgré tout, il se rend compte qu'il ne pourra exceller sur le plan scientifique, c'est-à-dire dépasser des gens comme Ritter, Schelling, etc. Le hasard veut qu'il entre alors en relation avec des littéraires, tels Ludwig Tieck et le jeune Clemens Brentano, son futur beau-frère. Il décide de mettre sa plume au service de sa nation et compose un roman «à la Werther», *Hollins Liebeleben* («La Vie amoureuse de Hollin») (1801), suivi d'un appendice édifiant, *Erinnerung an Horace Benedikt von Saussure* («En mémoire d'Horace Benoît de Saussure»). Le contrepoint des aventures amoureuses de ce nouveau Werther est fourni par la vie édifiante d'un homme qui renonce à l'individualisme débridé et trouve son bonheur dans une «heureuse limitation». Les spécialistes de l'œuvre d'Arnim ont très longtemps négligé l'importance de cet appendice, ne voyant pas que cette œuvre de jeunesse

se fondait déjà sur la technique littéraire du contraste, qu'Arnim appliquera plus tard dans nombre de ses romans et nouvelles. Or, il s'agit là d'un procédé utilisé consciemment afin de «réorienter» le lecteur dans un monde bouleversé par la Révolution. Le contraste est produit soit par l'opposition de deux récits se faisant suite, comme dans l'histoire de la *Vie amoureuse de Hollin* et celle d'*Horace Benoît de Saussure* ou par l'opposition, par exemple dans le même recueil *Novellensammlung* («Recueil de nouvelles») (1812), entre les nouvelles intitulées respectivement *Melück Maria Blainville* et *Isabella von Ägypten*, soit par l'enchâssement de plusieurs récits renvoyant les uns aux autres, comme dans le roman *Gräfin Dolores* («La Comtesse Dolores») (1810). Même si cette technique peut paraître irritante, en raison de son caractère didactique appuyé, elle ne justifie en rien la critique d'un Goethe qui qualifia méchamment l'œuvre d'Arnim de «tonneau non cerclé, par les interstices duquel l'eau ruisselle de tous côtés»<sup>8</sup>. On préférera un jugement plus équilibré: «Au lieu de se rattacher au fil d'une action linéaire, comme chez Kleist, les épisodes sortent les uns des autres, comme les tubes d'une longue-vue»<sup>9</sup>. Cette structure répond aux critères romantiques alors en vigueur: autorisant non seulement le mélange des genres, mais aussi celui des formes, elle demeure néanmoins une structure, c'est-à-dire une forme justifiée par une intention.

\*

C'est une intention didactique qui préside à la genèse du recueil de chants populaires rassemblés par Arnim et son ami Brentano, *Des Knaben Wunderhorn* («Le Cor enchanté de l'enfant») (1805-1808). Arnim s'en explique à l'époque dans un essai intitulé *Von Volksliedern* («Les Chants populaires»): il s'agit de donner au peuple allemand un modèle littéraire plus sain et plus robuste que celui des produits décadents et maniéristes du goût des classes cultivées. En

---

(8) D. VON GERSDORFF (1997), *Bettina und Achim von Arnim*, Rowohlt, Berlin, p. 98.

(9) H. PLARD (1959), «Le romantisme de Berlin: réalisme et fantastique», in *Littérature allemande*, éd. par F. MOSSÉ, Aubier, Paris, p. 571.

proposant une adaptation moderne des vieux chants issus du fond même de la nation, Arnim espère combattre la corruption de l'art, comparée à celle qui se manifeste non seulement chez les individus, mais également au sein de groupes entiers de la population allemande. Car si l'incompréhension devant la beauté de la poésie populaire a creusé le fossé, ou plutôt l'abîme, entre *Naturpoesie* («poésie naturelle») et *Kunstpoesie* («poésie artistique»), il en a été de même sur le plan politique, où s'est rompue l'unité entre l'individu et l'État. C'est pourquoi Arnim assigne au *Wunderhorn* une mission qui dépasse de loin l'objectif apparemment banal de recueillir des chants populaires: il faut régénérer l'art, et - surtout - tirer le peuple d'une léthargie dangereuse, facteur de dégénérescence<sup>10</sup>.

Un programme ambitieux, sans doute, mais qui tombe au moment propice: paru d'août 1805 à janvier 1808, le *Wunderhorn* s'inscrit dans le cadre du réveil patriotique allemand face aux conquêtes napoléoniennes. Le premier tome voit le jour peu avant la catastrophe d'Iéna, le deuxième est quasiment contemporain des célèbres *Reden an die deutsche Nation* («Discours à la Nation allemande») prononcés fin 1807 - début 1808 par le philosophe Fichte à Berlin: «Les jeunes folkloristes ont été bien servis par leur patriotisme: au lieu de travailler pour de petits cercles cultivés et pourvus de loisirs, ils essaient de rendre une âme à leur pays vaincu et divisé; le *Wunderhorn* (...) [est] un miroir tendu à l'Allemand afin qu'il s'y reconnaisse et rentre en lui-même»<sup>11</sup>.

Le climat du romantisme dit «de Heidelberg», auquel appartiennent Arnim et Brentano, qui ont pris l'habitude de rencontrer en cette ville des gens tels que Creuzer, Görres et Eichendorff, diffère considérablement de celui du romantisme précédent, dit «d'Iéna», celui des frères Schlegel et de Novalis<sup>12</sup>, plus intellectuel, cosmopolite,

---

(10) H.M. KASTINGER RILEY, o.c., p. 47.

(11) H. PLARD, «Le romantisme de Heidelberg et ses prolongements», in *Littérature allemande*, o.c., p. 554.

(12) La distance que prit progressivement le groupe de Heidelberg, et tout particulièrement Arnim, vis-à-vis de Novalis et des «novalistes» se mua vers 1810 en un «antinovalisme» déclaré, [qui] s'explique par le besoin qu'éprouve la nation de voir l'attitude

encore assez classique, et proche de Goethe. Si ce dernier trouve encore des mots chaleureux pour louer la fraîcheur du *Wunderhorn*, Friedrich Schlegel éreintera cette œuvre en 1808 dans une critique célèbre, où il reproche entre autres à leurs auteurs d'avoir introduit en fraude des productions personnelles, étrangères au corpus originel. De nombreux chants ont été en effet retouchés, voire réécrits. Certains sont franchement dus à la plume d'Arnim. Cette méthode n'aura pas non plus l'heur de plaire aux frères Grimm, dont les fameux contes, les *Kinder - und Hausmärchen* (1812-15), sont pourtant tributaires du *Wunderhorn*, qui leur a servi de premier modèle. En fait, les frères Grimm éprouvent un saint respect à l'égard des textes qu'ils recueillent et dans lesquels ils aperçoivent un témoignage, aussi vénérable qu'inimitable, de la *Naturpoesie* des origines; aussi procèdent-ils davantage comme des philologues, considérant comme sacrilège toute intervention personnelle susceptible d'altérer la version populaire originale. En revanche, pour l'austère protestant qu'est Achim von Arnim, il ne peut exister de pure *Naturpoesie*, car l'histoire humaine est entachée du péché originel. Pour lui - différence essentielle avec tant de romantiques - il n'y a donc pas de «jadis» (*Vorzeit*) humain susceptible de présenter une pureté absolue.

Il est vrai que l'étude du passé, plus proche des origines, reste riche d'enseignements pour le présent et pour l'avenir, car l'esprit ne s'y est pas encore aussi «obscurci» qu'à l'époque contemporaine, mais «comme il n'existe aucun moment de l'Histoire qui puisse être désigné comme le premier absolument de la création, il n'y a pas de poésie absolument naturelle»<sup>13</sup>. C'est pourquoi Arnim ne propose jamais une vision idéalisée du Moyen Âge. Au contraire: dans les *Kronenwächter* («Les Gardiens de la Couronne») (1817), l'ambiance médiévale, déjà problématique, est rendue avec un réalisme parfois féroce<sup>14</sup>; les

---

intellectuelle de son élite évoluer du plan individuel au plan éthique.»; cf. L.L. ALBERTSEN (1967), «Novalismus», in *GRM*, 17, 3, p. 280.

- (13) R. STEIG (1904), *Achim von Arnim und die ihm nahe standen*, Vol. 3, Stuttgart, Cotta, p. 314.
- (14) Ainsi trouve-t-on dans les *Kronenwächter* la description à la fois burlesque et grotesque de la forteresse de Hohenstock, fief des «Gardiens de la Couronne», une bande de demi-tarés nostalgiques du temps des Hohenstaufen: «Jamais un romantique n'a dépeint



personnages principaux éprouvent des difficultés à s'orienter, à distinguer le bien du mal, le vrai du faux, etc., tant il est vrai pour Arnim qu'à chaque époque l'esprit peut se fourvoyer, car les signes sont toujours difficiles à interpréter et le sens, quand il n'est pas opaque, est obscur. Cependant, l'écrivain, sans cesse animé de la même volonté didactique et édifiante (agaçante à la longue), persistera à donner à ses lecteurs des «exemples» tirés de l'Histoire, médiévale ou récente, afin de «réorienter» ses contemporains dans leur monde déboussolé par trop d'évolutions aussi rapides que profondes. Son intention didactique, tournée vers l'avenir, ressort de la dédicace de sa nouvelle *Isabella von Ägypten* («Isabelle d'Égypte») (1812) qu'il adresse aux frères Grimm, et dans laquelle il souligne lui-même la différence fondamentale qui l'oppose à ceux-ci, ainsi qu'à la plupart des romantiques, nostalgiques d'un Age d'or des origines:

*«In Eurem Geist hat sich die Sagenwelt / Als ein geschloss'nes Ganze schon gesellt, / Mein Buch dagegen glaubt, daß viele Sagen / In unsern Zeiten erst recht wieder tägen, / Und viele sich der Zukunft erst enthüllen, / Nun prüfet, ob es Euch das kann erfüllen.»*<sup>15</sup>

\*

Cet Age d'or, Arnim en annonce le retour dans son recueil de nouvelles intitulé *Der Wintergarten* («Le Jardin d'Hiver») (1809), au titre symbolique: après l'hiver des guerres napoléoniennes, voici venir le printemps de l'unité allemande retrouvée<sup>16</sup>. Comme dans le *Decamerone* de Boccace ou les *Unterhaltungen deutscher*

---

de la sorte un château médiéval. Mais c'est précisément à cette réalité-là qu'aboutissent les représentations surannées d'un monde idéal qui, ne pouvant plus se maintenir politiquement, désirent malgré tout persister», in E.L. OFFERMANN (1959), *Der universale romantische Gegenwartsroman Achim von Arnims, die «Gräfin Dolores». Zur Struktur und ihren geistesgeschichtlichen Voraussetzungen*, Cologne, Thèse, p.189.

- (15) A. VON ARNIM, *Sämtliche Romane und Erzählungen*, o.c., Vol. 2, p.447. Traduction proposée: «Dans votre esprit, le monde des légendes / S'est déjà présenté sous un tout bien fermé, / Mon livre croit, lui, que beaucoup de légendes / Ne reverront vraiment le jour qu'à notre époque, / Et que beaucoup ne se révéleront qu'à l'avenir, / Voyez à présent s'il peut vous combler sous cet angle.»
- (16) R.W. HOERMANN (1958), «The Romantic Golden Age in Arnim's Writings», in *Monatshefte* (Madison, Wisconsin), 50, p. 26.

*Ausgewanderten* («Entretiens d'émigrés allemands») (1795) de Goethe, le cadre des nouvelles est fourni par des conversations fictives entre des personnes qui, réunies dans une maison de campagne, ont fui cette fois non la peste ou la Révolution française, mais les affres de l'occupation étrangère. À l'image de ses deux illustres sources, le but implicite que poursuit l'auteur est de reconstruire une société idéale, spirituelle, proposant un modèle alternatif à la société réelle, en voie de décomposition. Non que le poète fût naïf au point de croire que la délivrance des territoires allemands pût jamais s'opérer sans recours à la violence: n'équipera-t-il pas un cavalier grâce aux fonds de la *Deutsche christliche Tischgesellschaft* («Société de table allemande et chrétienne») qu'il créera peu après, le 18 janvier 1811 et ne destinera-t-il pas ensuite le produit des ventes de ses œuvres pour le théâtre (regroupées dans un recueil intitulé *Schaubühne*) à l'achat de canons, comme il s'en vantera discrètement à un Goethe qui ne s'en montrera nullement ému<sup>17</sup>? Le hobereau prussien Ludwig Achim von Arnim était et devait rester un patriote convaincu de la victoire des armes de sa nation. Pour preuve, les noms qu'il donna à ses trois premiers garçons<sup>18</sup>: Freimund (= l'homme de la liberté), né le 5 mai 1812; Siegmund (= l'homme de la victoire), né le 2 octobre 1813; Friedmund (= l'homme de la paix), né le 9 février 1815. Il n'en demeure pas moins que, fidèle à sa mission d'écrivain comme guide spirituel de sa nation, il préférait prôner l'unité de l'Allemagne par le

---

(17) H.M. KASTINGER RILEY, o.c., pp. 90-91. La réponse de Goethe est pour le moins distante: «*Die Pausen [gehören] eben so gut zum musikalischen Rhythmus als die Noten, eben so mag es auch in freundschaftlichen Verhältnissen nicht undienlich seyn, wenn man eine zeitlang sich wechselseitig mitzuthellen unterläßt*» (cit. par H.M. KASTINGER RILEY, o.c., p. 91); traduction proposée: «Les pauses relèvent du rythme musical aussi bien que les notes; de même, dans les rapports amicaux, il n'est pas inutile que l'on cesse un certain temps de correspondre l'un avec l'autre». Il faut dire que le sage de Weimar, lassé des assiduités de l'envahissante Bettina von Arnim, son admiratrice passionnée, et soucieux de ménager la susceptibilité de sa femme, Christiane Vulpius, avait rompu depuis peu avec ceux qu'il venait de qualifier en privé de *Tollhäusler* (= cinglés)...

(18) D. VON GERSDORFF, o.c., p. 103: «Les noms qu'Arnim donna à ses quatre fils [le quatrième s'appelant *Kühnemund* = l'homme de l'audace] - tous se terminent en -mund, terme vieux-haut-allemand pour *Mann* (= homme) - révèlent tout autant son désir romantique de ressusciter le Moyen Âge que son attitude politique et patriotique.»

biais de l'éducation de l'esprit plutôt que par celui de la violence physique. Il s'inscrivait ainsi dans une tradition que venaient d'illustrer Herder dans ses *Briefe zur Beförderung der Humanität* («Lettres pour la promotion l'humanité») (1793-97) et Schiller dans son traité *Über die ästhetische Erziehung des Menschen* («L'éducation esthétique de l'Homme»). Des années plus tard, alors que Napoléon se sera déjà abîmé dans l'Histoire, Arnim exprimera le fond de sa pensée dans ces quelques lignes destinées à résumer la suite de son grand roman inachevé des *Kronenwächter*:

«Die Auflösung ist endlich, daß die Krone Deutschlands nur durch geistige Bildung erst wieder errungen werde. So löst sich die Frage: ein Teil des Menschengeschlechtes arbeitet immer im Geiste bis seine Zeit gekommen.»<sup>19</sup>

\*

Dans son roman *Armut, Reichtum, Schuld und Buße der Gräfin Dolores* («Pauvreté, Richesse, Faute et Pénitence de la comtesse Dolores») (1810)<sup>20</sup>, Arnim aborde le thème du divorce, un sujet alors très controversé, tant dans la vie quotidienne que dans la littérature - on songe aux *Wahlverwandtschaften* («Les Affinités électives») (1809) de Goethe, qui ont bien évidemment inspiré Arnim -, et dont il fait le symbole d'un individualisme débridé, menaçant la société civile. Il répondait ainsi, assez tardivement, au roman de Friedrich Schlegel, *Lucinde* (1799), qui avait présenté le mariage comme l'union purement subjective entre deux individualités, libres à chaque instant de reprendre leur indépendance. L'idéal amoureux que prône Arnim, pour traditionnel qu'il paraisse, vise en revanche à préserver la stabilité du couple et donc celle de l'État, dont la famille constitue la base.

---

(19) A. VON ARNIM, *Die Kronenwächter, in Sämtliche Romane und Erzählungen*, o.c., Vol. 1, p. 1040; traduction proposée: «Le dénouement est que la couronne allemande ne sera jamais reconquise que par l'éducation de l'esprit. Ainsi se résoud l'énigme: une partie du genre humain ne cesse de travailler dans le domaine de l'esprit, jusqu'à ce que son temps arrive.»

(20) Pour une analyse détaillée des principales œuvres d'Achim von Arnim, je me permets de renvoyer le lecteur à ma thèse inédite intitulée *Das Doppelgängermotiv in der deutschen Romantik*, Université Libre de Bruxelles, 1985 (le chapitre sur Arnim compte 168 pages, notes comprises).

L'écrivain berlinois comblait ainsi les vœux de son ami Adam Müller (1770-1824), l'un des plus fameux politologues du romantisme allemand<sup>21</sup> et cofondateur avec Arnim de la *Tischgesellschaft* dont il sera question ci-dessous: ce dernier avait, dès l'hiver 1807-1808, déploré le manque de romans traitant du mariage, «institution sacrée entre toutes», face à la profusion de ceux qui avaient pour objet l'amour, avec tous ses mirages du lointain et ses charmes nourris par le rêve<sup>22</sup>.

Époux de Dolores, le comte Karl se présente comme un homme qui, entraîné malgré lui dans le tourbillon des temps nouveaux, cherche à se raccrocher aux anciens repères:

«(...) der Graf [bestand] unabänderlich darauf, (...) daß man in einer Zeit, die so wenig Bestehendes hervorbringe, das Angeerbte durchaus bewahren müsse.»<sup>23</sup>

Quand il découvrira que sa femme l'a trompé, son monde s'écroulera<sup>24</sup>, mais il tentera de le reconstruire sur de nouvelles bases, aidé dans sa tâche de «réorientation» par une Dolores repentante. La

- 
- (21) H. PLARD, «Du relèvement national à la révolution de 1848» in *Littérature allemande*, o.c., p. 501: «Inspiré des *Réflexions* de Burke, (...) proche de Joseph de Maistre, dont les *Considérations sur la France* sont de 1796, Müller rejette au nom d'une pensée «organiciste» tout ce qui abstrait l'homme de sa sphère vitale: l'individualisme, la notion de Contrat social, d'individu antérieur à la société, l'État fondé sur la raison, pour rendre leur valeur à l'apport des siècles, la tradition, la hiérarchie, l'âme commune; il définit l'État comme «la totalité des affaires humaines», différent de la société mercantile, comme «la cohésion intime de toute la richesse matérielle et spirituelle, de toute la vie interne et externe d'une nation en un vaste ensemble dynamique, infiniment animé et vivant». Il jette ainsi les bases sur lesquelles [s'édifia] la politique du romantisme (...)»
- (22) A. MÜLLER, cité par P. KLUCKHOHN (1966), *Die Auffassung der Liebe in der Literatur des 18. Jahrhunderts und in der deutschen Romantik*, Munich, Niemeyer, p. 613.
- (23) A. VON ARNIM, *Gräfin Dolores*, in *Sämtliche Romane und Erzählungen*, o.c., Vol. 1, p. 171; traduction proposée: «(...) le comte [insista] sans discontinuer sur ce point: (...) dans un temps qui ne produit que si peu de choses durables, il faut absolument conserver ce qui est hérité.»
- (24) Auparavant, un rêve prophétique lui avait déjà laissé entrevoir l'infidélité imminente de son épouse, provoquant en lui une profonde crise d'identité, qui culmine dans un monologue haletant: «*Mit wem red' ich, wer kennt mich, wer sind wir? (...) ich sink', der Selbstgehetzte, der sich selber hat gejagt, selbst zerrissen.*» (in A. VON ARNIM, *Gräfin Dolores*, o.c., pp. 267-270); traduction proposée: «Avec qui suis-je en train de parler, qui me connaît, qui sommes-nous? (...) Je sombre, moi, qui m'est traqué moi-même, qui me suis donné à moi-même la chasse, qui me suis déchiré moi-même.»

dernière partie du roman, intitulée *Buße* («Pénitence»), montre en effet comment les deux protagonistes parviennent peu à peu à se libérer de leur monde intérieur et égoïste, où ils s'étaient abîmés; ils se «réorienteront» à la lumière de certains signes éprouvés du passé, pour remplir ensuite leurs obligations envers la communauté et surmonter enfin la crise de leur couple.

Le caractère enjoué, mais aussi - et surtout - l'infatuation<sup>25</sup> de Dolores, incarnation des temps nouveaux, légers et superficiels (Arnim se sera sans doute inspiré de la psychologie de sa femme Bettina) contraste vivement avec celui du comte, homme grave et réfléchi, partisan un peu trop rigide de l'ordre ancien, bref, une sorte de portrait outré du poète lui-même. Tous deux se rejoindront au bout de douloureuses épreuves communes, leur réconciliation scellant celle de deux mondes figés jusque-là dans leur antagonisme apparemment irréductible.

L'action principale du roman est interrompue à de très nombreuses reprises par des récits dont la fonction consiste à éclairer tout à la fois les personnages et le lecteur sur les possibilités de réorientation spirituelle au sein d'un monde livré au changement et au doute incessants. L'intention didactique de l'écrivain au service de son peuple se coule une fois de plus dans une forme littéraire fort complexe, mais motivée. C'est ainsi que, par exemple, l'histoire intitulée *Des ersten Bergmanns ewige Jugend* («La jeunesse éternelle du premier mineur») réinterprète de fond en comble le symbolisme développé par Novalis: «Si le "mineur-artiste" explore les régions inférieures (l'éros, l'argent, la connaissance), pour accéder finalement à un bonheur enfantin, situé dans un lointain passé, neutralisant ainsi

---

(25) Dans sa fameuse introduction aux *Kronenwächter*, Arnim devait plus tard prévenir son époque contre les dangers de l'infatuation menant à une auto-exaltation d'autant plus dangereuse que les temps nouveaux, ayant perdu de vue la question ontologique, ne se connaissaient pas eux-mêmes: «*Dies sei unserer Zeit ernstlich gesagt, die ihr Zeitliches überheiligen möchte mit vollendeter, ewiger Bestimmung, mit heiligen Kriegen, ewigen Frieden und Weltuntergang*» (A. VON ARNIM, *Die Kronenwächter*, in *Sämtliche Romane und Erzählungen*, o.c., Vol. 1, p. 519); traduction proposée: «Que cela soit dit sérieusement à notre temps, ce temps qui aimerait sacraliser à outrance sa temporalité par une mission parfaite et éternelle, par des guerres saintes, des paix éternelles et des fins de monde.» Un propos encore très actuel...

en quelque sorte le pêché originel, le symbolisme des couloirs souterrains traduit chez Arnim la chute dans un monde de jouissance, d'égoïsme et d'irresponsabilité à l'égard du "monde extérieur"<sup>26</sup>. Le récit intercalé dans la dernière partie du roman, *Der Ring* («L'anneau») poursuit un objectif similaire, car il contient une mise en garde contre les dangers de l'intériorité et du repli sur soi. Ici, c'est un enfant qui réconcilie ses parents séparés et qui symbolise la synthèse retrouvée, puisqu'il représente lui-même «l'anneau» perdu.

Dolores mourra comme une sainte un 14 juillet, quatorze ans jour pour jour après son délit d'adultère: elle aura réussi entre temps à dompter les forces destructrices des temps nouveaux qui avaient déchaîné la «révolution» au sein de son couple. Une fin édifiante, à la morale un peu appuyée, mais qui élève l'histoire de deux individus au niveau de celle d'une époque...

\*

L'action d'*Isabella von Ägypten*, l'une des nouvelles les plus célèbres d'Achim von Arnim, se situe dans une Allemagne encore unie sous le gouvernement du jeune Charles Quint. Si l'auteur délaisse ici la technique de l'enchâssement pour recourir au fantastique, c'est afin de mieux représenter littérairement une vision fondamentalement double de la réalité<sup>27</sup>. En effet, le golem, la mandragore ou Peau d'ours sont autant de figures hallucinantes qui incarnent les passions humaines, responsables de «désorientation»: passagères chez l'héroïne, Isabelle, reine des gitans<sup>28</sup>, qu'elle réussira à ramener en Égypte, leur pays dit d'origine, elles s'emparent durablement du jeune Charles qui, dès lors,

---

(26) B. HAUSTEIN (1974), «Romantischer Mythos und Romantikkritik in Prosadichtungen Achim von Arnims», in *GAG*, 104, Göttingen, Künmerke, pp. 10-11.

(27) C. DAVID (1967), «Achim von Arnim, "Isabella von Ägypten", Essai sur le sens de la littérature fantastique», in *Festschrift für R. Alewyn*, Böhlau, pp. 330-331.

(28) Si Arnim propose à ses compatriotes les gitans comme peuple exemplaire, c'est parce que, tels les juifs qui fascinent le poète pour la même raison, ils ont toujours réussi à préserver le sentiment de leur identité collective en dépit des persécutions et bannissements dont ils ont été victimes tout au long de leur histoire, pour avoir - selon la légende - refusé d'héberger la Sainte Famille lors de sa fuite en Égypte...

ne peut empêcher la cassure irrémédiable entre catholiques et protestants, source de tant de maux pour le peuple allemand, dont la terrible guerre de trente ans allait bientôt décimer les deux tiers (quatorze millions d'habitants sur vingt-et-un). Ces créatures de la subjectivité se mettent soudain à vivre une vie indépendante de leur créateur, quand elles ne se révoltent pas franchement contre lui. Le récit arnimien - contemporain du *Frankenstein* de Mary Shelley - s'inscrit dans le cadre plus général d'une réinterprétation pessimiste du mythe de Prométhée (voire de Pygmalion) chez les romantiques allemands, et de la condamnation de l'hybris humaine présidant à toute volonté d'égaliser le Créateur par l'acte de création<sup>29</sup>. Par ailleurs, Arnim trouvait là le moyen de souligner que les idées humaines, en l'occurrence celles de la Révolution française, sont bien promptes à connaître une destinée indépendante de celui ou de celle qui les a conçues à l'origine. Tout comme une œuvre, littéraire ou autre, échappe à son auteur, une fois publiée...

L'intention didactique de la nouvelle fantastique est visible: par le biais d'une figure légendaire opposée à un personnage historique, il s'agit de montrer la victoire de l'abnégation sur l'égoïsme et de proposer ainsi au lecteur, comme à toute la nation, un modèle d'orientation au sein d'un monde en quête de repères. Les créations de notre imagination se retournent finalement contre nous, consacrant le triomphe du paraître sur l'être: apprentis-sorciers, nous nous abandonnons alors à notre subjectivité, au lieu de nous en distancer pour nous mettre pleinement au service de notre communauté d'origine. Qu'Achim von Arnim soit parvenu à formuler une telle exigence sociale et objective par le truchement d'une création littéraire des plus personnelles et subjectives ne constitue pas le moindre des paradoxes...

D'une tout autre facture est la deuxième nouvelle du recueil, *Melück Maria Blainville*, le pendant négatif d'*Isabella von Ägypten*, inspirée du destin tragique d'une amie des Arnim, Caroline von Günderode, qui s'était suicidée à l'âge de vingt-six ans, désespérant de vivre jamais

---

(29) A. PRÉAUX (1986), «Prométhée, les Allemagnes et la Révolution française», in *Études sur le XVIIIème siècle*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, pp. 19-34.

avec ce bourgeois marié qu'était le Professeur Creuzer. L'héroïne du récit aurait pu se hisser à la hauteur de son modèle en surmontant sa passion envers le jeune Saintrée pour la reporter sur la communauté des siens. Mais, à la différence d'Isabelle, et bien qu'elle possède les mêmes dons que celle-ci, Melück Maria<sup>30</sup> se trouve entraînée dans le tourbillon des temps nouveaux, perd toute orientation et n'arrive pas à concilier les oppositions qui déchirent à la fois son être et son monde. Sa faute première est sans aucun doute de quitter le couvent avant la fin de l'année de probation, pour s'adonner d'emblée au théâtre: ne s'affaiblit-elle pas ainsi psychologiquement au moment crucial où elle va affronter le monde de l'apparence? Elle tombe dès lors dans les filets de Saintrée, supérieur dans le domaine du paraître, et perd toute confiance en elle. Croyant se la réserver pour assouvir ses sens, tout en conservant son cœur à sa femme Mathilde, le séducteur creuse cependant ainsi sa propre tombe<sup>31</sup>. En effet, il ne fait de la sorte qu'élargir le dualisme entre amour sensuel et amour spirituel qu'acceptait le dix-huitième siècle<sup>32</sup>, mais qu'Achim von Arnim, inconditionnel de la synthèse, continue à refuser avec la dernière énergie. Saintrée croit avoir concilié les extrêmes; mais sa vie - tout comme celle de Melück Maria - reste fondamentalement double. Un trait qu'Arnim croit bon d'accentuer en ayant recours à un motif des *Wahlverwandtschaften* de Goethe, son modèle: en effet, les enfants de Mathilde ressemblent fort à une Melück<sup>33</sup> qui, déchirée intérieurement, peut tout au plus avertir ses contemporains des dangers du temps présent. Contrairement à Isabelle d'Égypte, son modèle mythique, elle

---

(30) Son double prénom est le signe de sa dualité, mais aussi de sa potentialité à surmonter les antagonismes d'une société appelée par l'auteur à tendre vers une synthèse supérieure, plus riche dans sa diversité, dans sa tolérance et dans son humanité.

(31) A. VON ARNIM, *Melück Maria Blainville*, in *Sämtliche Romane und Erzählungen*, o.c., Vol. 2., p. 567: «*Er behauptete, die ganze Welt sei von zweierlei Liebe besessen; unbeschadet der höheren, glaubte er sich der Araberin in dem niederen Sinne ergeben zu können, wenn es Mathilden nur verschwiegen bliebe, und dies wurde seine einzige Sorge.*»; traduction proposée: «Il prétendait que le monde entier était habité de deux sortes d'amour; sans porter préjudice à l'amour supérieur, il croyait pouvoir sacrifier au sens inférieur en se donnant à la femme arabe, pour autant que Mathilde n'en sût rien, ce qui devint son unique préoccupation.»

(32) P. KLUCKHOHN, o.c., p. 623.

(33) A. VON ARNIM, *Melück Maria Blainville*, o.c., p. 576.



se révèle incapable de servir de guide à une communauté divisée à son image. Sa prophétie n'en demeure pas moins l'expression d'une condamnation adressée à un siècle trop sûr de lui et responsable de trop de maux:

«Was soll die Vernunft zu einer Tätigkeit erheben, wenn die vernünftigsten Menschen, die ihr auf Erden achtet, nichts tun und vollbringen, als spekulieren und in diesen Spekulationen einander widersprechen (...)? Eure hohe Bildung gibt gerade dem höchsten Verderben, wo sie durchbrechen wird, den größten Spielraum.»<sup>34</sup>

\*

Quelques années plus tard, dans l'une de ses nouvelles les plus «classiques»<sup>35</sup>, *Der tolle Invalide auf dem Fort Ratonneau* («L'Invalide fou du fort Ratonneau») (1818), Arnim devait revenir sur la difficile, mais nécessaire synthèse entre ordre ancien et temps nouveaux: une fois de plus, c'est un mariage emblématique qui pose problème, celui entre Francoeur, soldat des troupes révolutionnaires françaises et Rosalie, une jeune Allemande aussi pieuse que bonne. Le lecteur saura à la fin du récit pourquoi le Français, pris d'un accès de folie, s'était apprêté à faire sauter la poudrière du fort Ratonneau: l'alerte passée, on réussit à extraire du cerveau du furieux un éclat d'obus qui s'y était logé quelque temps auparavant. L'auteur laisse cependant la porte ouverte à une autre interprétation, irrationnelle celle-là, mais combien plus symbolique et... didactique, bref, conforme aux intentions maintes fois répétées d'Achim von Arnim. En effet, la mère de Rosalie, désapprouvant la liaison entre sa fille et le soldat des forces du Diable, avait maudit ce mariage. La jeune femme prit sur elle la moitié du poids de la malédiction, l'autre retombant sur son mari.

---

(34) *Ibidem*, p. 577-578; traduction proposée: «Comment la raison pourrait-elle nous pousser à une activité, quand les gens les plus raisonnables que vous estimez sur terre ne font ni ne mènent à bien que des spéculations, des spéculations qui de plus les amènent à se contredire les uns les autres (...)? C'est précisément à la plus grande perte, que votre haute éducation offre, là où elle fera sa percée, le plus large champ libre.»

(35) Souvent citée en exemple, sans doute parce qu'elle répond à la célèbre définition que Goethe a donnée de la nouvelle comme genre littéraire centré sur la représentation, en quelques pages, d'une *unerhörte Begebenheit* (= un événement inouï).

Cependant, elle se montra plus forte que lui et, après la naissance de leur enfant - symbole fréquent, chez Arnim, de la synthèse retrouvée -, elle se sentit entièrement libérée de son aliénation. Elle put dès lors venir en aide à Francœur, fidèle à la mission déjà inscrite dans son prénom<sup>36</sup> et délivrer le représentant des temps révolutionnaires des forces démoniaques qui l'égarèrent. De son côté, elle aura appris entre temps à ne pas agir intempestivement, comme lorsqu'elle s'était donnée au Français avec autant d'irréflexion que d'impétuosité:

*«Es war als ob zwei Naturen in ihm [= Francœur] rangen. Und Rosalie wollte nicht diesen Kampf hemmen und der Zeit vorgreifen, auf die sie zu vertrauen begann.»<sup>37</sup>*

Par sa pitié, par sa confiance dans la valeur de la tradition, la jeune Allemande parvient donc à dompter finalement les forces irrationnelles incarnées dans son mari français, que jamais elle n'a pourtant cessé d'aimer. Merveilleux récit, résumant à lui seul la difficile position de son auteur, Achim von Arnim, l'incorrigible «révolutionnaire conservateur».

\*

Un «révolutionnaire conservateur» qui, toutefois, passera longtemps pour un «affreux réactionnaire». En effet, jusqu'à une époque récente, Achim von Arnim était «l'antisémite le plus déclaré du romantisme allemand»<sup>38</sup>. Vision outrancière, en partie due à l'un des principaux biographes du poète, R. Steig qui, au début de ce siècle, gonfla l'importance de la *Tischgesellschaft* fondée à Berlin par Arnim et Adam Müller à la veille des guerres de libération<sup>39</sup>, dans un climat de

---

(36) L'étymologie renvoie à la «fleur de lys», symbole de pureté et du retour de l'âge d'or, déjà annoncé sous cette forme par le philosophe allemand médiéval Jakob Böhme; cf. E.L. OFFERMANN, o.c., pp. 6-7.

(37) A. VON ARNIM, *Der tolle Invalide auf dem Fort Ratonneau*, in *Sämtliche Romane und Erzählungen*, o.c., Vol. 2, p. 752; traduction proposée: «C'était comme si deux natures luttaient en lui [= Francœur]. Et Rosalie ne voulait pas gêner ce combat ni anticiper sur un temps dans lequel elle commençait à avoir confiance.»

(38) E. KLESSMANN (1969), «Romantik und Antisemitismus», in *Monat*, 249, p. 70.

(39) H. HÄRTL (1987), «Romantischer Antisemitismus-Arnim und die "Tischgesellschaft"», in *Weimarer Beiträge*, 33, p. 1159.

nationalisme exacerbé: les statuts de la société patriotique, qui regroupait l'élite intellectuelle berlinoise (Fichte, Fouqué, Brentano, Savigny, Clausewitz, Heinrich von Kleist, etc.) excluaient les Français, les philistins (c'est-à-dire les gens à l'esprit petit-bourgeois) et les juifs<sup>40</sup>. En fait, la *Tischgesellschaft* se voulait être à la fois une association de privilégiés, réunis afin de boire et de manger dans la bonne humeur, et un cercle patriotique destiné à mobiliser les esprits peu avant les guerres de libération. Sur ce deuxième plan, son bilan fut plutôt maigre. Elle ne contribua pas non plus à répandre ni à cultiver les arts et les sciences, comme elle se l'était par ailleurs proposée; car, comme Arnim le constata en personne, «*vor dem Essen war Hunger störend, während dem Essen das Essen, nach dem Essen die Füllung.*»<sup>41</sup>

La position d'Arnim face à l'exclusion des juifs paraît toutefois plus nuancée que celle prévue par les statuts de la *Tischgesellschaft*: le poète-président proposa de les admettre pour autant qu'ils fussent baptisés. Une fois de plus, Arnim se retrouvait entre deux chaises: d'une part, il ne voulait pas d'une émancipation des juifs par un simple édit que les fonctionnaires prussiens étaient alors occupés à rédiger, sans trop de conviction - ils n'étaient guère philosémites!<sup>42</sup> - et qui fut publié l'année suivante, en 1812; d'autre part, il ne voulait pas non plus les maintenir dans leurs ghettos ou à l'écart de la société allemande. En réalité, il entendait les intégrer progressivement, par le biais d'une éducation intérieure qui les mènerait à un anoblissement éthique dont le baptême chrétien symboliserait le couronnement. Une telle christianisation ne serait donc nullement superficielle et extérieure, mais véritable car fondée sur la conviction. Ce n'est qu'après une assimilation chrétienne très large et très profonde que les juifs ne vivraient plus en parias, ainsi que l'avait déjà proclamé fort

---

(40) D. VON GERSDORFF, o.c., pp. 85-86.

(41) Cit. par H. HEINZ, o. c., p. 1160; traduction proposée: «Avant le repas, c'était la faim qui gênait, pendant le repas, c'était le repas, après le repas, c'était la digestion.»

(42) Le point de vue du gouvernement était purement pragmatique: il s'agissait de faire des juifs des citoyens «utiles», c'est-à-dire aptes à servir leur patrie aussi bien dans la fonction publique que dans l'armée. En cela, les autorités s'inspiraient du pragmatisme napoléonien, qui s'était avéré payant...

clairement Ahasverus, le juif errant, dans le drame d'Arnim, *Halle und Jerusalem* («Halle et Jérusalem») (1811).

La proposition d'Arnim fut rejetée à une large majorité et le poète-président eut l'étrange réaction de s'en réjouir, parce que ce refus, dûment voté, prouvait le bon fonctionnement démocratique de sa société.

Mais le plus bizarre restait à venir... Si Brentano justifia l'exclusion des philistins dans un discours de table assez amusant, *Der Philister vor, in und nach der Geschichte* («Le philistin avant, dans et après l'Histoire»), son beau-frère Arnim crut bon de prendre un ton enjoué et humoristique, et se réclamer d'Aristophane et d'Eulenspiegel pour plaider celle des juifs dans une allocution qui passe depuis lors, en raison même de la manière employée, pour le texte antisémite le plus abominable du romantisme allemand: *Über die Kennzeichen des Judentums* («Les Caractéristiques des juifs»). D'emblée, l'orateur tente d'identifier les juifs, déclarant que ceux-ci ont «un art rare de se dissimuler» et «une envie diabolique d'apprendre le Bien pour le tourner en Mal». Il ne recule ensuite devant aucun exemple diffamatoire pour étayer ses thèses et va jusqu'à déplorer que les gouvernements allemands aient supprimé les anciennes consignes vestimentaires relatives aux juifs. Afin de mieux identifier ces derniers, il propose de procéder à des expériences, surtout chimiques, destinées à pulvériser tel ou tel autre juif dans ses «parties constitutives»: on pourrait ainsi déterminer sa composition, et ensuite le reconstituer. Dans la même optique, il suggère de les écorcher vif... À la fin, le ton de la plaisanterie macabre a beau céder aux déclarations sur «l'humanité» avec laquelle il convient de traiter les juifs, à la condamnation des persécutions dont ils ont toujours été victimes, au souhait de les voir tous jouir de la meilleure santé possible, à l'éloge de quelques très bons amis juifs du poète-président, à la constatation qu'il n'y a rien de commun entre un Spinoza ou un Mendelssohn d'une part et un Judas Iscariote d'autre part, l'ensemble du discours témoigne d'un goût pour le moins douteux et laisse un sentiment de malaise certain.

Pourtant, dans sa jeunesse, et jusqu'à ces années qui précédèrent la libération du territoire, Arnim avait eu de nombreux amis juifs, il avait fréquenté les salons tenus par d'intelligentes et spirituelles juives

berlinoises, entre autres celui de la célèbre Rahel Levin, épouse du diplomate et homme de lettres Karl Varnhagen von Ense; et jamais il ne s'était laissé entraîner à de tels propos racistes. L'explication de cet éclat soudain tient sans doute en ce que le poète s'était peu à peu retrouvé désargenté, au point que Brentano inventa pour caractériser le grand dénuement de son ami et beau-frère l'expression d'*Arnimsarmut* (= la pauvreté arnimienne). Arnim emprunta de l'argent à des banquiers juifs qui, dès lors, ne le laissèrent plus tranquille, se conduisant à son égard comme de véritables rapaces, du moins selon ses dires. Au cours de l'été 1811, il fut mêlé à une affaire qui tourna bien vite au scandale et fut fatale à ses ambitions politiques: sans avoir été invité, il se présenta à une élégante soirée musicale donnée par Sarah Levy, habillé d'une façon tout à fait inconvenante pour la circonstance; en effet, il portait un pantalon maure, bien bouffant, qui offensa tout particulièrement le neveu de la maîtresse des lieux, un certain Moritz Itzig. Ce dernier provoqua Arnim en duel, mais le poète chercha à aplanir le différend en lui écrivant une lettre édifiante. Rien n'y fit: un jour où Arnim lisait son journal dans un bateau installé pour les bains de rivière, le jeune Itzig se précipita sur lui, une canne à la main; le long et fort Arnim cria d'abord au secours, puis repoussa son agresseur à l'aide de sa propre canne. Portée devant les tribunaux, l'affaire fit grand bruit: Itzig fut condamné, mais le ministre von Humboldt retira son appui à Arnim qui venait de le pressentir afin d'obtenir une charge publique...<sup>43</sup>

\*

La pauvreté d'Arnim, bien vite devenue légendaire - ne devait-il pas entretenir sa femme et ses sept enfants, en veillant avec sérieux et parcimonie à l'exploitation de ses terres de Wiepersdorf pendant que son épouse, la délicieuse mais turbulente et indépendante Bettina, prétendait à tout prix garder son train de vie à Berlin? -, poussa le poète à épouser des vues assez conservatrices qu'il n'aurait peut-être pas eues dans d'autres circonstances. Ainsi, en 1827, moins de quatre

---

(43) D. VON GERSDORFF, o.c., p. 86.

ans avant sa mort, il écrivit ses *Ideen und Vorschläge zu einer neuen Adelsverfassung* («Idées et propositions en vue d'une nouvelle constitution de la noblesse»). Ce traité s'éloigne en plusieurs points de ses conceptions antérieures: Arnim y déplore que maint noble perde sa dignité et son prestige en tombant dans l'indigence; il propose par conséquent que la noblesse ne soit «pas seulement dotée de la force de l'esprit et du bras, mais également de celle de l'argent», et conclut à la nécessité de «la propriété terrienne comme source de toute respectabilité», une propriété qui doit échoir par héritage au seul aîné, lequel représentera avec tous les autres aînés de sa classe sociale la «haute ou première noblesse»... L'héritier du majorat conservera donc le titre de prince, comte ou chevalier, ses frères et soeurs appartenant à la seconde noblesse, mais gardant le privilège de porter la particule nobiliaire *von* (= de). La première noblesse siégerait à la Chambre des Pairs, tandis que la seconde, associée à la classe des propriétaires terriens issus de la bourgeoisie, à celle des citadins et à celle des paysans, constituerait la Chambre des Communes. Dans l'esprit d'Arnim, la première Chambre, constituée d'hommes éclairés en raison de leur éducation et imprégnés du sens de leurs responsabilités, devait fournir le soutien indispensable au trône<sup>44</sup>. L'idéaliste de Wiepersdorf ne pouvait envisager qu'une telle concentration de biens et de pouvoirs puisse un jour être utilisée à mauvais escient: la première noblesse n'avait-elle pas à ses yeux le devoir de faire preuve en toute occasion de sa supériorité morale?

\*

En conclusion, Ludwig Achim von Arnim n'a jamais été un «pur réactionnaire», ni un «antisémite acharné». Ses déclarations aussi épisodiques que douteuses à l'égard des juifs et celles, fort tardives, sur l'avenir de la «première» noblesse lui ont en fait été dictées par une situation financière assez précaire. Toute sa vie, ce gentilhomme campagnard, loin d'afficher la morgue de tant d'aristocrates restaurés dans leurs privilèges, s'est retrouvé «entre plusieurs fronts», à l'image

---

(44) D. VON GERSDORFF, pp. 115-116.

d'une époque mouvementée, déchirée, désorientée, dont sa personne, ses écrits et la forme même de ceux-ci fournissent le reflet étonnamment fidèle. Au milieu de tant de déchirements, une constante, pourtant, se dégage: le désir de servir son peuple par la plume en tentant de lui montrer la voie de la synthèse entre l'ordre ancien et le nouveau<sup>45</sup>, de prévenir les évolutions brusques et irréflechies, génératrices de violence et facteurs de désorientation. En cela, il est bien le représentant d'une époque dont les accélérations rappellent étrangement la nôtre. Ce «révolutionnaire conservateur» serait plutôt un «conservateur évolutionniste» dont la pensée, mais aussi tant de traits psychologiques font songer au prince Salina qui, dans *Il Gattopardo* («Le Guépard») de Tomasi di Lampedusa, déclarait qu'il fallait, de façon urgente, «tout changer pour que rien ne change». Ce point de vue n'a rien perdu de son actualité; aussi Ludwig Achim von Arnim nous est-il encore proche, et l'on (re)lira avec autant de plaisir que d'intérêt certaines de ses nouvelles les plus brillantes: *Mistris Lee*, *Isabella von Ägypten*, *Melück Maria Blainville*, *Der tolle Invalide auf dem Fort Ratonneau*, *Die Majoratsherren*.

---

(45) Qu'il ne se soit pas intéressé à la révolution industrielle ni à la constitution consécutive d'un vaste prolétariat urbain et miséreux n'est guère étonnant pour un propriétaire terrien qui décéda le 21 juillet 1831, alors que l'Allemagne était encore un pays - ou plutôt un ensemble de pays - presque entièrement rural. À titre de comparaison, son contemporain exact, Alphonse de Lamartine, un aristocrate paternaliste tout comme lui, «n'avait guère perçu encore, à cette date [1831], l'importance de la révolution industrielle, pour l'heure embryonnaire; et les projets d'organisation sociale et politique du comte [de Saint-Simon] autour de la classe "industrialiste" ne devaient pas l'intéresser plus que cela, si tant est qu'il les ait bien connus.» (in G. UNGER, o.c., p. 169).